

SETTIMANE DI STUDIO
DEL CENTRO ITALIANO DI STUDI SULL'ALTO MEDIOEVO

XIX

LA SCUOLA NELL'OCCIDENTE LATINO DELL'ALTO MEDIOEVO

15-21 aprile 1971

TOMO PRIMO



IN SPOLETO
PRESSO LA SEDE DEL CENTRO
1972

a 134453

P. RICHÉ

L'ENSEIGNEMENT ET LA CULTURE DES LAÏCS DANS L'OCCIDENT PRE-CAROLINGIEN

Le titre de cette leçon peut surprendre puisque dans le cadre d'une *Settimana* consacrée à « l'Ecole dans le Haut Moyen Age », j'ai choisi de vous parler de ceux qui, selon l'opinion commune, n'allaient pas à l'école, c'est à dire des laïcs. Dans la société du Haut Moyen Age, en face des moines et des clercs cultivés, le laïc fait pâle figure. L'équation *laicus* = *illitteratus* est même devenue proverbiale. L'*illitteratus* c'est celui qui n'a pas bénéficié de l'instruction, celui qui n'a appris la *litteratio*, c'est à dire le latin. Dès lors nous pouvons dire que la ligne de partage entre lettrés et illettrés passe par la connaissance d'une langue apprise à l'école. Il est donc nécessaire d'étudier les origines de cette situation en prenant la société laïque au lendemain des Invasions et en l'abandonnant à l'époque carolingienne. Pour cela il faut rappeler ce qu'est devenue la culture de l'aristocratie laïque après la disparition de l'école antique; en second lieu comment au cours du VII^e siècle les laïcs ont retrouvé des maîtres d'un nouveau type et quel a été l'enseignement qu'ils ont reçu, enfin nous tournant vers la grande masse des populations rurales que l'Eglise a pris en charge, il faut savoir par quels moyens ces *rustici* ont pu recevoir une instruction qui fut essentiellement religieuse. Pour traiter un sujet aussi vaste je ne pourrai que suivre les lignes de crête en

m'appuyant sur les recherches que j'ai entreprises depuis quelques années ¹ et sur les articles qui ont été publiés plus récemment.

I. — LES LAÏCS ET LA CULTURE CLASSIQUE AU VI^e ET VII^e SIÈCLES

A la fin du v^e siècle l'Occident est dominé politiquement par les Germains mais dans les régions méditerranéennes il reste marqué par la civilisation et la culture romaines. Les institutions scolaires ont souffert des Invasions mais n'ont pas totalement disparu. Les écoles continuent à assurer un enseignement non seulement dans les grandes villes d'Italie, à Rome, Milan, Ravenne, mais en Afrique et Carthage ou dans des centres plus modestes de province. Dans ces écoles le programme d'études n'a pas changé. Ainsi les élèves et les amis d'Ennode de Pavie, qu'ils soient à Milan ou à Rome, lisent, relisent, commentent les auteurs classiques, les imitent en composant des exercices oratoires (*dictiones*). Nous retrouvons dans sa forme et son fonds tous les traits de la rhétorique du Bas Empire. La culture que reçoivent les élèves est uniquement littéraire et oratoire, jamais scientifique, ni philosophique car la langue grecque n'est plus connue. L'éphémère « renaissance » de l'hellenisme en Italie se limite à Boèce et à son cercle. Le but de l'enseignement reste le même : former un certain type d'homme digne de faire partie de la classe aristocratique. C'est une nécessité d'autant plus ressentie que les Germains sont les maîtres de l'Occident et que posséder une instruction classique est le plus sûr moyen de résister à leur influence. Sidoine Apollinaire à la fin du v^e siècle en a bien conscience : « Maintenant que n'existent

(1) PIERRE RICHÉ, *Education et culture dans l'Occident Barbare*, Paris 1962, 2^e ed. 1967, trad. ital., Rome 1966.

plus les degrés de dignités qui permettent de distinguer les classes sociales de la plus humble à la plus élevée le seul signe de la noblesse sera désormais la connaissance des lettres » ². L'école antique avait traditionnellement un autre but, celui de fournir des futurs fonctionnaires à l'Etat. Theodoric conseillé par Cassiodore le savait, lui qui a maintenu le traitement des professeurs de Rome. Justinien a rendu hommage à cette politique et l'a poursuivie lorsque par le Pragmatique Sanction de 551 il a restauré les écoles de grammaire, de rhétorique, de médecine et de droit « afin que fleurissent dans l'Etat les jeunes gens instruits des Arts libéraux ». Le jeune Grégoire, le futur pape, eut une instruction suffisante pour être jusque vers la trentaine un des hauts fonctionnaires de Rome. Il fut d'ailleurs l'un des derniers à bénéficier de l'école du grammairien et du rhéteur comme en témoignent ses contemporains mais surtout toute son œuvre littéraire. Mais Grégoire fut le témoin de la fin de la grandeur romaine et de ce qui en faisait la gloire. Dans le fameux sermon prononcé au moment d'une attaque lombarde il évoque le temps où enfants, adolescents, jeunes laïcs et fils de laïcs accourraient de partout à Rome lorsqu'ils voulaient faire carrière dans le monde ³.

L'école antique meurt sans que nous puissions préciser la date de sa mort, elle meurt d'inanition par suite de la désorganisation de la classe aristocratique qui lui fournissait ses élèves; elle meurt par suite de l'exode urbain des sénateurs, comme le déplorait déjà Cassiodore en 527 : « A quoi sert que tant d'hommes dégrossis par les Belles Lettres demeurent cachés ? Leurs enfants recherchent la

(2) SIDOINE, lettre au grammairien Johannes, vers 478, Ep. VIII, 2, ed. Loyen, t. 2, p. 84.

(3) GRÉGOIRE le GRAND, *Homel. in Ezechiel*, II, 7, P.L. LXXXVI, 11011: *Pueri adolescentes iuvenes saeculares et saecularium filii huc undique concurrerant cum proficere in hoc mundo voluissent.*

fréquentation des écoles et pourraient être bientôt dignes des activités du forum; aussitôt revenus dans leurs habitations rurales ils commencent à ne plus rien savoir; ils font des progrès à l'école pour tout désapprendre, ils s'instruisent pour ne plus s'en soucier et tout à l'amour de leurs champs ils ne savent plus s'aimer ensuite »⁴. L'école antique liée étroitement à la civilisation urbaine n'avait plus sa place dans une société de plus en plus rurale.

Ceci ne veut pas dire que, là où l'école a disparu, la culture classique n'ait pas pu se maintenir. Nous le constatons en Gaule et en Espagne. En Gaule les écoles municipales ont pu être ouvertes jusqu'à la fin du v^e siècle du moins dans quelques centres. En Espagne nous ignorons à quelle date les dernières écoles ont fermé leurs portes. Mais nous savons qu'ici et là les aristocrates laïcs ont continué à faire donner à leurs enfants une instruction classique. Les descendants des illustres familles sénatoriales, les Syagrii, les Apollinaires, les Aviti, les Sulpices, les Léonces restent fidèles, jusqu'au milieu du vii^e siècle, au *sermo scholasticus*. Nous pouvons pénétrer dans les cercles lettrés de Provence, avant comme après la conquête franque. Nous savons qu'en Burgondie, à Vienne, quelques laïcs demandent à l'évêque Didier de leur enseigner la littérature classique et cela à la fin du vi^e siècle, qu'en Aquitaine plusieurs générations de lettrés se succèdent et qu'un Grégoire de Tours regrette que les circonstances de sa jeunesse n'ait pu lui permettre d'avoir accès aux grands classiques, comme pouvaient le faire ses contemporains. En Espagne la tradition de la culture aristocratique se maintient encore plus longtemps qu'en Gaule. Les contemporains laïcs d'Isidore de Séville et de Braulio de Saragosse ont non seulement des bibliothèques mais gardent le goût de la lecture. Certes le contenu de la cul-

(4) CASSIODORE, *Variae*, VIII, 31; *MGH, AA*, XII, p. 260.

ture laïque tel que nous pouvons l'entrevoir est assez pauvre, mais si médiocre que soit cette culture elle garde les caractères et les défauts qu'elle avait au v^e siècle: art du discours, préciosité, érudition. Elle a de quoi séduire les aristocrates barbares qui n'ont pas grand mal à se hisser au niveau assez bas d'une culture mondaine.

En Espagne les aristocrates d'origine gothique se sont, après leur conversion au catholicisme, rapprochés des «sénateurs». Les Barbares ont abandonné leur langue germanique pour parler et écrire le latin. La cour de Tolède n'est pas seulement un centre de formation administrative ou militaire, c'est un foyer où grâce aux princes mécènes et écrivains les lettres classiques sont honorées. Sisebut est le plus célèbre des princes lettrés mais il n'est pas seul. En Gaule mérovingienne les aristocrates sont invités par quelques romains tel Parthenius, ancien élève des écoles de Ravenne, et surtout l'italien Fortunat, à écrire en vers ou en prose selon les règles classiques. En Austrasie des hommes et mêmes des femmes méritent les compliments du poète courtisan. En Neustrie le roi Chilperic décide, tel l'empereur Claude, de faire ajouter trois lettres à l'alphabet et, nous dit Grégoire de Tours, «ordonne que l'on enseigne ces caractères aux enfants et que les vieux manuscrits soient effacés à la pierre ponce et écrits à nouveau »⁵. Qu'une telle décision qui peut rappeler la politique scolaire des empereurs n'ait pu être appliquée, c'est vraisemblable, mais elle n'en n'est pas moins significative. Les Francs qui d'autre part se disaient descendants des compagnons d'Enée, cherchent à avoir leur place dans le monde civilisé.

Culture profane et culture religieuse étaient au Bas Empire étroitement associées. Cela reste vrai pour les aristocrates laïcs des vi^e et vii^e siècles. Nous savons qu'en

(5) Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, V, 44, *MGH, SRM*, I, p. 254.

Italie ostrogothique ou en Afrique vandale les laïcs s'efforçaient d'approfondir leur foi par la lecture et l'étude des Textes sacrés et qu'ils étaient bien souvent plus savants que les clercs. Comme Augustin au v^e siècle, Fulgence au siècle suivant adresse à des laïcs des traités d'exégèse et de théologie. Exilé à Cagliari il ouvre son monastère aux laïcs qui veulent s'instruire. En Italie des laïcs composent des paraphrases poétiques de la Bible, des Vies de saints, et même des opuscules théologiques. Il faut rappeler que le seul grand théologien du vi^e siècle est le laïc Boèce. Cassiodore, qui à Ravenne commence son Commentaire sur les Psaumes, pense autant aux laïcs qu'aux clercs lorsqu'il projette l'établissement d'une école de sciences religieuses à Rome en 535. Attristé de voir que les divines Ecritures n'étaient pas enseignées publiquement alors que les auteurs profanes faisaient l'objet de cours, il souhaite qu'une école chrétienne soit créée « afin que les fidèles s'assurent du salut éternel en même temps qu'ils acquièrent un langage correct et pur »⁶.

Il est certain que la présence des Ariens et le danger que cela représentait pour les catholiques ont redonné vigueur aux études religieuses des laïcs. Du côté arien nous devinons une formation religieuse solide, qui d'ailleurs représentait l'essentiel de leur culture. Le prince burgonde Gondebaud discute avec Avit et d'autres laïcs des problèmes de la Trinité. En Afrique Thrasamund fait revenir d'exil Fulgence de Ruspe pour avoir un adversaire digne de lui. En Provence Césaire d'Arles nous dit les efforts des Ariens pour convertir les catholiques: « Les hommes de l'autre religion ont coutume de provoquer certains catholiques non prévenus en leur posant des questions subtiles et compliquées. En discutant avec eux des mystères de la

Trinité leurs questions sont si spécieuses que lorsque leurs interlocuteurs ne peuvent répondre comme il convient par suite de leur simplicité d'esprit ou de leur ignorance ils paraissent sortir vainqueurs de discussion »⁷. En Italie les traités de saint Hilaire et de saint Augustin sur la Trinité sont revisés, l'un par un certain Dulcitius d'Aquino, l'autre par un grand propriétaire de Campanie⁸. Nous avons là des témoignages précieux sur l'intérêt que des laïcs portaient aux controverses religieuses.

Si les laïcs oubliaient que la Bible était le premier texte que le chrétien se doit d'étudier, les évêques se chargeaient de leur rappeler. Dans un de ses sermons Césaire d'Arles disait aux laïcs: « Quand nous invitons les Chrétiens à lire, que personne n'essaie de s'excuser en disant qu'il ne peut vaquer à la divine lecture à cause de ses occupations militaires ou de l'organisation de sa maison. Lorsque les jours sont courts ceux qui ne prolongent pas en s'enivrant jusqu'au milieu de la nuit des banquets trop fournis en mets délicieux, peuvent suffisamment lire depuis le chant du coq. Quand pendant les repas on s'occupe de nourrir les corps, on peut entre deux plats, en tenant un livre, rassasier l'âme de la parole de Dieu »⁹. Grégoire le Grand félicite Jovin patricien de Sicile d'être assidu à lire l'Ecriture, il demande au médecin de l'empereur de méditer chaque jour en lisant les paroles du Créateur. « Qu'est ce que l'Ecriture sinon la lettre de Dieu à sa créature; de même qu'on lit une missive du souverain terrestre, on doit lire une lettre de Dieu ». La connaissance de la Bible, dit-il dans une lettre au préfet d'Afrique, permet de « recueillir son esprit dispersé dans les

(7) CESAIRE, *De Trinitate*, pref. Ed. Morin, Opera, II, p. 165.

(8) P. RICHÉ, *op. cit.* p. 203 et N. CILENTO, *Civiltà napoletana del Medioevo nei secoli VI-XIII*, Naples 1969, p. 6.

(9) CESAIRE, *sermo VIII*, ed. Morin, p. 44.

(6) CASSIODORE, *Institutiones*, ed. Mynors, p. 3.

soucis du siècle » et, dans une autre lettre, « de marcher à sec au milieu des eaux qui submergent tous les hommes du siècle »¹⁰.

Dans l'Espagne wisigothique les laïcs qui siègent à côté des évêques dans les conciles ont dans leurs bibliothèques des livres d'exégèse, demandent aux évêques et abbés des éclaircissements sur des questions scripturaires. Dans sa lettre au prince Adaloald le roi Sisebut fait preuve d'une grande érudition biblique¹¹, Recceswinth se plaît à lire lui-même l'Écriture et à discuter avec des *viros litteratos* sur des articles de la foi. Le duc Theudemir à la fin du VII^e siècle est ainsi peint : *Scripturarum amator, eloquentia mirificus, in praeliis expeditus*¹². C'est bien là la triple formation d'un laïc wisigoth : religieuse, littéraire, militaire.

En Gaule le roi Chilperic joue au théologien. Non content d'imiter Sedulius, de composer messes et hymnes, il écrit un petit traité sur les personnes de la Trinité. traité que Grégoire de Tours juge peu orthodoxe. Il discute avec un marchand juif de son entourage et tente de le convertir, mais à la fin demande à Grégoire de l'aider à poursuivre la controverse. Les évêques amis des princes et des grands ont certainement joué le rôle de conseillers religieux, mais contrairement à ce que l'on dit bien souvent, ils n'ont pas tenu la plume des laïcs lorsque ces derniers traitaient de questions religieuses. Grégoire de Tours se défend bien d'avoir été le porte-parole de Chilperic. Sisebut et Chindaswinth avaient une culture religieuse personnelle sans avoir besoin des secours d'Isidore et de Braulio. Au contraire lorsque la culture profane qui sup-

(10) GRÉGOIRE le GRAND, *Epist.* IX, 15, V, 46, X, 16, VII, 23.

(11) Sur ce texte cf. J. FONTAINE, *Conversion et culture chez les Wisigoths d'Espagne*, dans *Settimane di Studio*... XIV, 1937, p. 135.

(12) P. RICHÉ, *op. cit.*, p. 310.

porte la culture religieuse fera défaut, les laïcs dépendront bien plus des clercs et des moines. C'est la situation qu'il faut maintenant évoquer.

II. — LES LAÏCS À L'ÉCOLE DES MOINES

Dans les pays qui n'avaient pas connu l'école antique et la tradition de la culture classique, les pays celtes et anglo-saxons, les laïcs vont être pris en charge par des maîtres religieux. Cette formule éducative originale n'est pas née tout d'un coup car elle s'appuyait sur une expérience antérieure à la conversion des Îles Britanniques. En effet dans les pays celtes païens les jeunes enfants issus de l'aristocratie sont pris en charge par des pères adoptifs selon la coutume de la « mise en nourriture » connue sous le nom anglo-saxon de *fosterage*. Les parents confient de 7 à 17 ans leurs enfants à des nourriciers moyennant retribution calculée le plus souvent en têtes de bétail¹³. D'autre part les enfants celtes peuvent être confiés à des druides dont les écoles étaient célèbres dans l'Antiquité, ou bien à des *filids*, poètes organisés en corporation.¹⁴ Lorsque le christianisme pénètre la société celtique les aristocrates voient dans les moines les éducateurs les plus aptes à élever leurs enfants. L'école du moine va succéder tout naturellement à l'école du druide ou du *filid*. Les jeunes enfants vont apprendre les psautiers auprès des moines comme d'autres apprenaient l'écriture oghamique; ils sont instruits des Écritures saintes comme on l'était autrefois des épopées celtiques¹⁵. D'autre part la

(13) F. KERLOUEGAN, *Essai sur la mise en nourriture et l'éducation dans les pays celtiques d'après les témoignages des textes hagiographiques latins*, dans *Études celtiques*, XII, 1968-1969, p. 101-146.

(14) H. HUBERT, *Les Celtes et la civilisation celtique*, Paris 1932, p. 279-281.

(15) A. LORGIN, *La vie scolaire dans les monastères d'Irlande aux V^e-VII^e siècles*, dans *Revue du Moyen Âge Latin* 1945, p. 228-236.

pratique du *fosterage* se retrouve, puisque le moine est un nourricier et même tenant lieu de parrain un père spirituel. Enfin pour certains enfants le stage éducatif ne dure que quelques années. Lorsqu'un aristocrate confie son fils il peut préciser l'époque où ce dernier quittera le monastère. Ainsi le duc Colman demande au moine Coemgen d'accueillir son fils tout petit mais précise qu'il doit être élevé *in saeculari habitu, in habitu laicali*¹⁶. Lorsqu'il atteint *l'aetas juvenilis* le jeune homme rejoint la cour de son père. Ceci ne l'empêche pas de rester pendant toute sa vie en relation avec son ancien maître qui le conseille dans sa vie spirituelle.

Ce système d'éducation passa des pays celtes en Angleterre. Là aussi les monastères sont des centres de formation religieuse ouverts aux laïcs comme aux clercs. Le roi Oswy de Northumbrie qui avait été lui même élevé dans un monastère celte, installa Adan à Lindesfarne en 635. Bède le Vénérable décrivant la vie dans ce monastère précise que non seulement les clercs mais également les laïcs s'occupaient à la *meditatio* c'est à dire « étudiaient les Ecritures et apprenaient le psautier »¹⁷. L'abbesse Hilda fondatrice du monastère de Whitby accueillait les aristocrates qui cherchaient un enseignement spirituel. Celle que l'on appelait la « Mère » jouait ainsi auprès des grands un rôle d'éducatrice et de conseillère¹⁸. Wilfrid futur évêque d'York entre à 13 ans au monastère de Lindesfarne sans penser à cette époque à une carrière ecclésiastique. Devenu abbé de Ripon il reçoit des fils de nobles pour le temps de leur éducation. Ainsi Alchfrid fils de Oswy alla à son école avant de succéder à son père. D'autres princes passèrent

(16) *Vita S. Coemgeni*, 31, dans *Vit. Sanct. Hibern.* ed. Plummer, Oxford 1910.

(17) BÈDE, *Historia Ecclesiastica* II, 3 et 5.

(18) BÈDE, id. IV 23.

par les écoles monastiques et gardèrent par la suite le goût des beaux manuscrits et de la lecture¹⁹. Ces princes apparaissent moins comme des mécènes que comme de bons élèves des clercs et des moines. Ils auraient pu devenir moines ou abbés si les circonstances s'y étaient prêtées; et certains d'entre eux finirent leur vie dans un monastère.

On aurait pu s'attendre à ce que ce système d'éducation pénétrât sur le continent avec l'arrivée des moines celtes. En fait les moines colombariens trouvaient en Gaule une situation différente, puisque les aristocrates restaient attachés au système traditionnel de l'éducation dans les familles. La plupart des jeunes gens admis dans les monastères l'ont été comme oblats ou novices. Même dans le cas de l'abbé de Lonrey, en Berry, on ne peut conclure à une prise en charge momentanée de laïcs. En effet l'hagiographe rappelle que le monastère s'était enrichi parce que l'abbé était *nutritor et doctor filiorum nobilium* mais il ne dit pas que ces jeunes gens sont repartis dans le siècle²⁰. Pourtant l'influence colombarienne sur la culture religieuse des laïcs est indéniable. Elle s'est exercée par des rencontres et des conversations. Colomban et ses disciples ont beaucoup voyagé en Gaule et partout ils ont « converti » les aristocrates laïcs. Les parents de Dadon ou ceux de Faron qui avaient hébergé Colomban donnèrent à leurs enfants une éducation qui favorisa plus ou moins rapidement leur vocation religieuse. Par suite la spiritualité colombarienne gagna la cour. Au palais de Dagobert, Didier et Eloi encore laïcs vivent « comme des soldats du Christ sous l'habit seculier » pour reprendre une expression du roi. Didier reçoit de son côté les lettres que sa mère lui envoie et qui

(19) P. RICHÉ, *op. cit.*, 445-446. Sur l'éclat d'Aldhelm, Aethilwald « prince » de Mercie cf. l'article de INGERBORG SCHVOHLER, *Ein König von Mercien als Dichter ?* dans *Beiträge z. Gesch. d. dt. Spr. u. Lit.* 1957, p. 2.

(20) *Visio Baronii*, MGH, SRM, V, p. 385, 8.

forme, avant le «manuel» de Dhuoda, un petit miroir de laïc écrit par une femme: «lis souvent cette lettre ainsi que celles que je t'ai envoyées auparavant» lui écrit elle²¹. Eloi tout en travaillant manuellement a toujours un livre devant les yeux et même dispose d'un pupitre mobile où il a déposé plusieurs manuscrits afin que, comme une abeille, il puisse faire son miel de différents auteurs. Les jeunes princes sont toujours confiés à des précepteurs, en général les maires du palais. Il faut attendre le VIII^e siècle pour voir un prince franc, le futur Pepin III, être élevé dans le monastère de Saint-Denis. Mais déjà dans la deuxième moitié du VII^e siècle des clercs installés à la cour dirigent l'instruction religieuse et morale des princes. Dans une lettre adressée à un des fils de Dagobert, un évêque inconnu précise un programme d'instruction²². Le prince doit relire les Ecritures afin d'apprendre les raisons d'agir des anciens rois, ces rois qui ont été attentifs aux avertissements des prophètes. Il doit craindre l'influence du bouffon (*jocularis*) et des jeunes gens «car souvent les conseils des jeunes gens provoquent la chute, alors que les vieillards restent à jamais dépositaires de bonnes idées». Le prince doit se considérer comme le ministre de Dieu à l'exemple de David et de Salomon. Avec les lettres de la mère de Didier nous avons l'amorce d'un «miroir» de laïcs, avec cette épître le premier «miroir de prince» médiéval.

Au VIII^e siècle les «miroirs» se multiplient sous l'influence anglo-saxonne²³. Les laïcs se sentant mal à l'aise dans une société dominée par les clercs et les moines ont besoin d'être encouragés. On leur rappelle qu'ils ont droit

(21) L'hagiographe de Didier a inséré ces trois lettres dans la *Vita*, *MGH*, *SRM.*, IV, 569-570.

(22) *Epistola ad regem*, dans *MGH*, *Epist.* III, p. 460.

(23) Sur les Miroirs cf. P. HADOT, art. *Fürstenspiegel*, dans *Reallexicon für Antike und Christentum*, 1971, et H. H. ANTON, *Fürstenspiegel und Herrscherethos im der Karolingerzeit*, Bonn 1968.

eux aussi au royaume de Dieu et on leur donne les moyens d'y parvenir en suivant une règle de vie. Les «miroirs» sont pour eux l'équivalent des règles de moines ou de chanoines. Boniface écrit aux princes anglo-saxons des lettres d'édification morale²⁴. Alcuin fait de même et dans l'une d'elles nous retrouvons le conseil de la mère de Didier: «Cette lettre conserve là avec toi et relis la souvent pour te souvenir de ton salut et de notre amitié». Lorsque Alcuin est installé à la cour de Charlemagne il multiplie les conseils aux princes et aux grands²⁵. Son traité «Des Vices et des Vertus» adressé à Guy marquis de Bretagne a été bien souvent cité et recopié²⁶. Parmi les conseils qu'Alcuin donne aux aristocrates, retenons celui qui concerne la culture biblique. Alcuin a été scandalisé d'entendre dire que la connaissance de la Bible était uniquement réservée aux clercs et que les laïcs pouvait s'en dispenser²⁷. Pour aider ces derniers dans leur vie spirituelle les clercs composent des livrets de prières sorte de bréviaires où se mêlent extraits des Psaumes et oraisons. Les plus anciens livrets viennent d'Angleterre et l'on attribue à Alcuin un *De usu psalmorum* qui eut une grande diffusion²⁸. Lorsqu'au milieu du IX^e siècle Dhuoda envoie son «Manuel» à son fils Guillaume elle donne en appendice ce traité sans en citer l'auteur. Elle même connaît par cœur le Psautier

(24) BONIFACE, *Ep.* 59, *Epist.* ed. Tangl.

(25) ALCUIN, *op.* 18, 61, 64; 108, 122, 224, 217, etc. Cf. P. RICHÉ, *De l'éducation antique à l'éducation chevaleresque*, Paris 1968, tr. ital. Milan 1970.

(26) ALCUIN, *De virtutibus et vitiis, Liber ad Widonem Comitem*, *PL* CI 613. Cf. L. WALLACH, *Alcuin, on virtues and vices* dans *The Harvard Theological Review*, XLVIII, 3, 1955, p. 175-195.

Nous trouvons ce «miroir» au IX^e siècle dans la bibliothèque du marquis Ewrad de Frioul, cf. P. RICHÉ, *Les Bibliothèques de trois aristocrates laïcs carolingiens dans Le Moyen Age*, 1963, p. 99.

(27) ALCUIN *op.* 136, *MGH*, *Epist.* IV, p. 205: *Dum quendam audiui virum prudentem aliquando dicere clericorum esse evangelium discere non laicorum, Quid ad haec?*

(28) Sur ces livrets cf. J. CHAZELAS, *Les livrets de prières privées du IX^e siècle* dans *Positions de thèses de l'Ecole des Chartes*, Paris 1959.

et d'autres livres sacrés et tisse son texte de références ou reminiscences bibliques²⁹. Ainsi se poursuit cette tradition de la culture religieuse des laïcs dont nous avons vu les débuts au VII^e siècle. L'instruction des laïcs dirigée par les clercs répond maintenant à des critères ecclésiastiques. Elle suppose la connaissance d'une langue savante, le latin, elle est réservée à une petite élite. A la masse des Chrétiens est réservé un autre type de formation religieuse.

III. — L'INSTRUCTION RELIGIEUSE DU PEUPLE CHRÉTIEN

Dans son œuvre d'évangélisation l'Eglise a voulu donner à tous les hommes les moyens de nourrir la foi qu'elle leur propose. A partir du VI^e siècle la conversion des campagnes progresse: des églises rurales sont fondées soit dans les *vici* soit dans les grands domaines, un clergé rural est mis en place, des écoles presbyterales assurent la formation de clercs, puis à partir du VII^e siècle les moines en Gaule du Nord et en Germanie sont engagés dans ce que l'on appellerait aujourd'hui la « pastorale rurale ». Il serait intéressant mais difficile d'étudier la rencontre des cultures celles des clercs et des moines formés dans leurs écoles et celle des populations paysannes. Mais si nous pouvons connaître la culture des premiers que sait-on des mentalités et des croyances traditionnelles des paysans sinon ce que l'archéologie nous révèle et ce que nous en disent canons des conciles ou les sermons. Une enquête patiente dans les textes hagiographiques peut éclairer ce phénomène « d'acculturation »³⁰. Encore faut-il distinguer les situations dans le temps et dans l'espace. La culture des populations provençales connues par les sermons de Césaire

(29) DRUODA, *Manuel*, ed. P. Riché.

(30) Cf. l'article fort suggestif de J. LE GOFF, *Culture cléricale et traditions folkloriques dans la civilisation mérovingienne*, dans *Annales* 1967, p. 780-791.

d'Arles n'est pas celle des paysans du nord de la Gaule, ni celle des masses rurales de la Galice dont nous parle Martin de Braga. Celle des paysans de Northumbrie qu'évoque la lettre de Bède à Egbert d'York ne peut être rapprochée de celle des paysans d'Allemagne convertis par Pirmin au VIII^e siècle. Pourtant clercs et moines qui ont été chargés d'instruire le peuple semblent avoir été peu sensibles à l'originalité de chaque culture, car ils utilisent des méthodes et des langages bien souvent semblables. Les sermons de Césaire d'Arles, qui s'inspiraient de ceux de saint Augustin ont été diffusés hors de Provence et ont été recopiés dans la Gaule du Nord et en Germanie. Le *De correctione rusticorum* de Martin de Braga (VI^e siècle) a été repris presque à la lettre par Pirmin au VIII^e siècle. Clercs et moines semblent avoir considéré d'une façon globale les problèmes soulevés par l'enseignement des laïcs³¹.

Le premier est celui de l'initiation religieuse qui doit précéder le baptême. Alors qu'au Bas Empire les catéchumènes étaient introduits lentement et prudemment dans la communauté des fidèles à la suite de d'exorcismes et d'examens, au VI^e la liturgie baptismale s'est simplifiée. Pendant longtemps la date et le lieu du baptême restent fixés à Pâques au baptistère de l'église cathédrale mais au VII^e et VIII^e siècles on admet de baptiser à Noël, à la Pentecôte, aux veilles des fêtes, dans des baptistères ruraux. Cette évolution était inévitable puisque le baptême des enfants est généralisé. Dans les pays nouvellement gagnés au christianisme les adultes sont baptisés sans préparation particulière sinon l'enseignement du *Pater* et du *Credo*. Le Symbole est considéré comme le résumé de la doctrine. Ildefonse de Tolède écrivait à ce sujet: « Ceux

(31) Sur l'instruction religieuse des laïcs cf. « *Education et culture...* », p. 530-547.

qui sont illettrés ou trop préoccupés des affaires du siècle et ne peuvent avoir un contact direct avec les Ecritures peuvent retenir par cœur cette prière et avoir ainsi une science suffisante pour faire leur salut ». Les parents et les parrains qui demandent le baptême pour leurs enfants récitent à leur place ces prières et s'engagent à leur apprendre lorsque les nouveaux baptisés auront l'âge de raison. C'est donc à la famille qu'est confiée l'instruction religieuse des enfants destinés à la vie laïque. Certains ont pu avoir la chance de se joindre aux futurs clercs instruits dans l'école paroissiale, mais ni les évêques ni les princes n'ont prévu que des laïcs puissent recevoir une instruction religieuse dans l'école. Il faut attendre Charlemagne pour que l'on invite les évêques à accueillir les enfants laïcs, fils de nobles ou de paysans.

La plupart des enfants vont recevoir le même enseignement que les adultes en participant aux offices et en écoutant la prédication de l'évêque ou de son suppléant le prêtre. Prêcher est l'un des premiers devoirs de l'évêque : « par ta prédication les illettrés savent ce que Dieu exige » écrit Grégoire le Grand à un de ses collègues.

Mais ici un double problème se pose, celui du style et celui de la langue des sermons, problème qui intéresse l'histoire de la culture et de l'école médiévales. Le premier devoir d'un prédicateur est de se faire comprendre de ceux qui l'écoutent. Ce qui peut passer pour une évidence ne l'était pas au V^e siècle, au temps d'Augustin, ni au VI^e à l'époque de Césaire d'Arles. Bien souvent des prédicateurs compliquaient à plaisir la forme de leurs discours pour plaire à leurs auditeurs cultivés et susciter des applaudissements. Contre ces abus Césaire d'Arles s'est vigoureusement élevé en plusieurs de ses sermons. On connaît surtout ce passage fameux : « Je demande humblement que les oreilles des lettrés se contentent de supporter sans se

plaindre des expressions rustiques afin que tout le troupeau du Seigneur puisse recevoir la nourriture céleste dans un langage simple et terre à terre. Puisque les ignorants et les simples ne peuvent s'élever à la hauteur des lettrés que les lettrés daignent s'abaisser à leur ignorance ». Certains ont vu dans ce passage le « manifeste d'une révolution linguistique »³². Il est vrai que Césaire allait contre les traditions de l'école antique et sacrifiait tout un aspect de la culture traditionnelle aux exigences nouvelles de la pastorale. Tant que subsistera un public lettré les prédicateurs seront d'ailleurs pris entre deux soucis. Ainsi au VII^e siècle le pseudo-Germain cherche une *via media* lorsqu'il écrit : « On doit faire en sorte de ne pas offenser les lettrés par une langue trop rustique, mais ne pas utiliser un langage trop compliqué qui soit incompréhensible aux *rustici* ».

A cette époque un autre problème se pose. Peut-on encore prêcher en latin ? Tant que nous n'aurons pas une étude d'ensemble sur l'évolution du latin écrit et parlé entre le V^e et le VIII^e siècle il sera difficile de répondre. M. Dag Norberg posant après Lot et Muller, et bien mieux que ces derniers, la question classique : « A quelle époque a-t-on cessé de parler latin en Gaule ? », estime que les évêques mérovingiens se sont adressés à leur auditoire dans une langue qui ressemblait plus à l'ancien français qu'au latin³³. Bien avant le concile de Tours de 813 qui recommande aux évêques de traduire les sermons en *rustica romana lingua* les prédicateurs devaient utiliser une langue proche du pré-roman. D'ailleurs à aucun moment il n'est fait mention d'interprètes.

(32) L. FURMAN, *Changing linguistic attitudes of the merovingian period*, dans *Word*, V, 1949, p. 132.

(33) DAG NORBERG, *A quelle époque a-t-on cessé de parler latin en Gaule ?* dans *Annales* 1966, p. 346-356.

Dans les pays de culture germanique, Angleterre, Autriche, Germanie, la langue de la prédication est la langue vernaculaire. Augustin et ses compagnons ont eu besoin d'interprète³⁴. L'évêque franc Agilbert ne peut rester à son poste de Dorchester car il ignorait la langue des Saxons de l'ouest³⁵. Dans sa lettre à Egbert d'York Bède le Vénérable parle de ceux qui ignorent le latin, non seulement les laïcs mais les clercs et les moines; il rappelle que pour ces illettrés il a traduit *in linguam anglorum* le Symbole et le Pater afin qu'ils puissent l'apprendre aux fidèles³⁶. Le Concile de Cloveshoe de 747 demande que les prêtres apprennent à expliquer le Credo et le texte de la messe (*missarum verba*) dans leur propre langue³⁷. Sur le Continent les missionnaires de Frise et de Germanie prêchent en langue germanique directement ou par le moyen d'interprètes. Malheureusement aucun texte de sermon ne nous est parvenu, sinon en latin. Il est vraisemblable que les clercs lettrés, improvisaient à partir d'un texte latin comme cela a continué à se faire jusqu'au XII^e siècle.

Puisque la prédication était le moyen privilégié de l'instruction chrétienne des laïcs il conviendrait d'en connaître le contenu. D'abord les commentaires de l'Écriture s'imposent. Donner à tous le désir de lire l'Écriture est un des grands soucis de Césaire d'Arles. Il voudrait que chacun revenu chez lui « rumine » les paroles entendues à l'église et qu'il lise des passages de l'Écriture ou qu'il se les fasse lire. Car Césaire pense aux illettrés « Que personne ne cherche à s'excuser en disant qu'il est peu cultivé. En

(34) BÈDE, *Hist. eccl.* I, 25.

(35) Id. III, 7.

(36) BÈDE, *ep. ad Egbertum*, ed. Plummer, p. 409.

(37) Concile de Cloveshoe, ed. Haddan Stubbs III p. 386: *Ut presbyteri quaque propria lingua qui nesciant discant.*

effet même celui qui ne sait pas lire s'il aime vraiment Dieu cherchera quelqu'un sachant lire qui pourra lui faire connaître les divines Écritures». Et de comparer ces Chrétiens à des marchands illettrés qui aidés par des secrétaires gagnent beaucoup d'argent. Il prévoit même l'association d'un illettré riche et d'un lettré manquant de vivres et de vêtements³⁸. Grégoire le Grand donnait l'exemple d'un paralytique illettré qui avait acheté des manuscrits des Écritures, se les faisait lire et avait ainsi appris presque toute la Bible. Pour Grégoire l'Écriture a le privilège unique de s'adresser aussi bien aux lettrés qu'aux *rudes*. Les uns y trouvent un sens allégorique et mystique, les autres un enseignement moral ou une simple histoire. A vrai dire les sermons que Grégoire a prononcés dans les différentes églises de Rome à partir du livre d'Ezechiel ou des Évangiles devaient dépasser le niveau moyen de ses auditeurs à moins que le texte que nous avons conservé n'ait été écrit après coup par le pape.

Les « Dialogues » au contraire pouvaient toucher un public populaire car ils contenaient toutes sortes d'anecdotes, d'*exempla*, présentés dans un style « rustique ». Bien souvent l'évêque ou le prêtre remplaçaient ou complétaient l'homélie par une lecture tirée des Passions ou des Vies de saints. La littérature hagiographique dont on sait l'essor à l'époque n'était pas destinée seulement aux clercs et aux moines; nombreuses sont les allusions faites aux laïcs qui écoutent plus ou moins attentivement ces textes.

Enfin sans recourir ni à la Bible ni aux *exempla* le prédicateur pouvait donner aux fidèles des conseils concernant leur vie morale. Qu'il s'agisse des paysans du domaine de Vivarium à la fin du VI^e siècle ou de ceux du

(38) CÉSaire, *Sermo VI*, 8 éd. Morin, p. 36.

Bénévent à qui Ambroise Autpert s'adresse deux siècles après, qu'il s'agisse des laïcs de Galice ceux de la région de Noyon ou de l'Alemanie, les recommandations des prédicateurs sont les mêmes: ne pas s'emparer des biens d'autrui, se contenter de sa propre femme, ne pas être idolâtres, sanctifier les Dimanches et les jours de fêtes, fuir les principaux vices. On rappelle les grands principes de la morale en insistant sur l'observance d'obligations plus que l'adhésion personnelle à un mystère, ou la connaissance d'une doctrine.

Pourtant lorsque le prédicateur ne s'adresse pas simplement à des paysans incultes mais cherche à convertir des chefs païens attachés à une croyance bien établie il peut faire appel au raisonnement. Nous voyons Paulin discuter avec les prêtres païens de Northumbrie, Willibrord démontrer aux chefs frisons la vanité de leurs dieux. Les conseils que Daniel de Winchester donne à Boniface permettent d'entrevoir les discussions entre missionnaire et païens³⁹. Le prédicateur doit montrer qu'il n'ignore pas les doctrines païennes, il doit faire parler les Germains de leurs dieux et les amener à constater l'invraisemblance de leurs croyances. On leur opposera la prospérité des Chrétiens qui « constituent presque toute l'humanité » à la pauvreté des païens relégués dans des contrées pauvres et glaciales. « Tout cela doit être exposé avec douceur et modération non sur un ton de controverse passionnée et irritante ». Ainsi dans les régions qui viennent d'être gagnées au christianisme un nouveau type d'enseignement apparaît. Les missionnaires préparent les néophytes à recevoir le baptême en faisant appel à autre chose que la crainte des armes, des lois ou de l'enfer. Alcuin ne disait il

(39) BONIFACE: ep. 23. Cf. H. LOWE, *Pirmin Willibrord und Bonifatius ihre Bedeutung für die Missionsgeschichte ihrer Zeit*, dans *Sattimane di Studio*... XVI Spolète 1967, p. 249 et s.

pas: « L'homme qui possède une intelligence rationnelle doit être instruit et attiré par une prédication variée de sorte qu'il perçoive le caractère véridique de la foi sacrée »⁴⁰.

Une fois baptisé qu'il soit enfant ou adulte le chrétien est invité à suivre les offices liturgiques. A l'école de la liturgie le laïc, qui était naturellement religieux, retrouve un nouveau sacré. Les longues cérémonies diurnes ou nocturnes, les processions des reliques, les bénédictions, les chants, les encensements, développent chez le laïc un sentiment d'âme veille et de crainte, même s'il ne comprend pas bien le sens de cette liturgie. Bède raconte que le chant romain utilisé par les compagnons d'Augustin de Cantorbéry fit beaucoup pour le succès de la mission. Les clercs souhaitaient faire participer les laïcs par le geste et la voix, et ils n'eurent pas de peine à l'obtenir. En effet les populations d'origine barbare ou romaine exprimaient par le chant et la danse leurs joies et deuils, le retour d'un chef victorieux ou le renouveau de la végétation. Les clercs eux mêmes partageaient ces goûts et il a fallu qu'à plus d'une fois les conciles interdisent aux prêtres de chanter surtout à la fin des repas de noces.

Césaire d'Arles se désolait de voir « combien de paysans et de paysannes retiennent par cœur et chantent des diaboliques et honteuses chansons d'amour. Ils peuvent retenir par cœur ce que le diable enseigne et ils ne peuvent retenir ce que le Christ leur montre. Comme cela irait plus vite et serait meilleur... de retenir quelques antienne, les psaumes 50 et 90... »⁴¹. Les évêques de Gaule et d'Espagne font chanter les laïcs et tentent de contrôler l'origine de ces chants. En Angleterre les laïcs chantent en langue vulgaire. Le berger Caedmon à Whitby au VIII^e,

(40) ALCUIN, ep. 119 *MGH, Epist.* 10, p. 157.

(41) CÉSAIRE, *sermon* VI, éd. Morin, p. 36.

Bède et Aldhelm au VIII^e ont composé des chants religieux dont il ne nous reste que quelques fragments ⁴².

Au cours des longues cérémonies liturgiques, lorsqu'elles se déroulaient dans des églises décorées de fresques ou de panneaux imagés, les laïcs pouvaient contempler les scènes bibliques ou les épisodes de la vie des saints que l'artiste avait peint. Comment ne pas rappeler quelques lignes des lettres que Grégoire le Grand écrivait à l'évêque de Marseille: « Les peintures ornent les églises afin que ceux qui sont illettrés puissent en regardant les murs lire ce qu'ils ne peuvent lire dans les manuscrits. Tu dois et les conserver et interdire au peuple de les adorer. Une chose est d'adorer les images une autre d'apprendre par l'histoire représentée sur l'image ce qu'il faut adorer... » ⁴³. Au VIII^e siècle en pleine querelle iconoclaste, Grégoire II montre « les hommes et les femmes tenant sur leurs bras les jeunes enfants nouvellement baptisés et accompagnés de tous jeunes gens qui instruisent et élèvent vers Dieu leurs esprits et leurs cœurs en leur désignant du doigt les images » ⁴⁴. L'Eglise romaine est particulièrement soucieuse d'utiliser la pédagogie des images. C'est précédé de l'icône du Sauveur qu'Augustin évangélise le Kent; à Yarrow Benoît Biscop fait représenter différentes scènes de l'Evangile et de l'Apocalypse, afin dit Bède que tous ceux qui entrent dans l'église même les illettrés puissent en tirer profit, et ailleurs il précise « les images ne servent pas seulement à orner mais à instruire » ⁴⁵. Nous

avons là quelques témoignages de ce qu'on appellera au Moyen Age classique la « Bible des pauvres ».

Ainsi entre le VI^e et le VIII^e siècles les conditions de l'instruction des laïcs sont définitivement fixées et cela pour des siècles. Le déclin de la culture laïque est évident. Alors que Césaire recommandait aux illettrés de prendre connaissance de la Bible, au VIII^e siècle cette recommandation est faite seulement aux aristocrates lettrés. Ce que l'on proposait au peuple on le demande à l'élite. Mais l'Eglise a fait porter ses efforts sur l'instruction religieuse et morale de la masse en mettant en place des structures d'accueil et utilisant différentes méthodes pédagogiques. Les Carolingiens continuent cette œuvre en cherchant à multiplier le nombre de prêtres et de prêtres qualifiés, et même à créer un enseignement « populaire ». En fait dans la Chrétienté occidentale qui est maintenant en place, nous distinguons trois catégories, nous pourrions dire trois ordres, d'une part l'élite des clercs et des moines instruits dans les écoles, d'autre part l'élite des aristocrates lettrés qui a reçu une instruction cléricale, enfin la grande masse illettrée prise en charge par les clercs. Les maîtres des écoles ecclésiastiques ne peuvent ignorer quoiqu'ils fassent, ceux qui ne franchissent pas le seuil de l'école. Les historiens doivent également ne pas les ignorer et, sans sacrifier pour autant l'étude de la culture savante, ils doivent tenir compte de l'autre culture, la culture « oubliée ».

(42) Cf. M. LARÉS, *Bible et Civilisation anglaise: contribution à l'étude des éléments d'Ancien Testament dans la civilisation vieille anglaise*, (à paraître). Sur le poète Caedmon cf. M. LARÉS, *Echos d'un rite hiérosolymitain dans un manuscrit du Haut Moyen Age*, dans *Revue de l'Histoire des Religions*, 1964, p. 15.

(43) GRÉGOIRE le GRAND, op. IX, 208.

(44) Sur ce texte cf. J. GUILLEARD *Aux origines de l'iconoclasme, le témoignage de Grégoire II*, dans *Travaux et Mémoires* III, 1968, p. 301.

(45) BÈDE, *Vita S. Abbatis*, 9. ed. Plummer, p. 393 et *Homel.* I, 13 *Corpus christ. Latin.* CXXII, p. 93.